

Public Medical Shows

Olivier Walusinski, MD
Family physician, Private practice
20 rue de Chartres, 28160 Brou, France

'Hysteria: The Modern Birth of an Enigma'

Editor: J. Bogousslavsky (Montreux)

Frontiers of Neurology and Neuroscience
2014 n°33

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la renommée de la qualité de l'enseignement dispensé par Jean-Martin Charcot (1825-1893) et l'innovation de ses découvertes dans le domaine de la neurologie attirent vers Paris de nombreux étudiants français et étrangers. Sa soif de notoriété et de reconnaissance, associée à ses idées progressistes et anti-cléricales, conduit Charcot à élargir le panel de ses auditeurs à des écrivains, des journalistes et des politiciens au moment où il diffuse le résultat de ses travaux sur l'hystérie, transformant ses leçons en de véritables spectacles publics au cours desquels médecins et patients se métamorphosent en acteurs. Paraissant dans la grande presse, les comptes-rendus de ces leçons, de ces séances théâtrales pourrait-on dire, majorent un engouement à l'origine du désir d'autres médecins à Paris et en province de les imiter. Nous confrontons le fond et la forme de ces leçons à celles délivrées par Jules-Bernard Luys (1828-1897), Victor Dumontpallier (1826-1899), Ambroise-Auguste Liébaux (1823-1904), Hippolyte Bernheim (1840-1919), Joseph Grasset (1849-1918) et Albert Pitres (1848-1928). Enfin nous évoquons comment le cinéma et le théâtre contemporains s'en sont inspirés.

« The history of hysteria is nothing if not dramatic »
Mark S. Micale 1995

Il y a quatre siècles, William Shakespeare, dans sa pièce 'Comme il vous plaira' (As You Like It), compare le monde à une scène de théâtre et ses habitants à des acteurs. En France, à la fin du XIX^e siècle, le microcosme de l'étude de l'hystérie semble attribuer aux médecins et aux malades des rôles d'acteurs en représentation devant un public mêlant étudiants, littérateurs et politiciens.

Jean Martin Charcot à La Salpêtrière

L'enseignement de la médecine en France au XIX^e siècle « est dominé par dualité et la rivalité Faculté-Hôpital avec la prééminence de l'hôpital sur la faculté comme lieu d'enseignement et les effets pervers de cet hospitalo-centrisme » [1]. L'enseignement de Jean-Martin Charcot (1825-1893) illustre parfaitement cette situation. Avant d'être titulaire de la chaire des maladies du système nerveux, créée pour lui en 1882 au sein de la Faculté de Médecine, il y est professeur d'anatomie-pathologie depuis 1873. Mais dès l'été 1866, Charcot inaugure, au sein même de son service, à La Salpêtrière, dans une cuisine désaffectée, « une petite chaire libre » c'est à dire des leçons, consacrées à tous les domaines de la médecine, auxquelles assistent des élèves de l'hôpital et souvent des visiteurs étrangers. Délivré de tout programme officiel, Charcot peut présenter ses recherches et ses multiples découvertes pendant cette

période particulièrement féconde, de 1862 à 1882. Désiré-Magloire Bourneville (1840-1909) publie, dès 1872, le premier tome de ces fameuses leçons [2]. Sans délaisser la supervision des recherches qu'il confie à ses élèves, Charcot s'intéresse à l'hystérie, abordée de plus en plus souvent dans son enseignement à partir de 1875. Le 22 novembre 1879, il raconte: « Messieurs, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous recevoir ici, et, je ne saurais vous le cacher, j'éprouve un sentiment de bien vive satisfaction en inaugurant avec vous cet amphithéâtre encore inachevé, il est vrai, mais pourvu de tous les appareils modernes de démonstration. En effet, Messieurs, l'édification d'une salle affectée à l'enseignement, dans l'enceinte de cet hospice a été pour moi depuis l'époque bien éloignée déjà où j'y ai été attaché, cela remonte à 1862, un rêve toujours caressé. Je n'ai jamais cessé de croire, depuis cette époque, que ce grand et noble asile des misères humaines où plusieurs maîtres de la médecine française, à commencer par Pinel, se sont autrefois illustrés, ne dût devenir, un jour, un foyer d'instruction et de recherches régulièrement organisé, ou en d'autres termes, un véritable Institut pathologique » [3]. C'est dans cette vaste salle, apte à recevoir une centaine d'auditeurs que les fameuses Consultations du Mardi vont se tenir: « On sait que Charcot, indépendamment de la valeur de ses découvertes, a été l'un des plus remarquables professeurs qui aient illustré l'Ecole de médecine. La clarté de ses leçons et leur intérêt sont restés légendaires. Non seulement elles étaient composées avec rigueur, mais elles étaient animées et vivantes



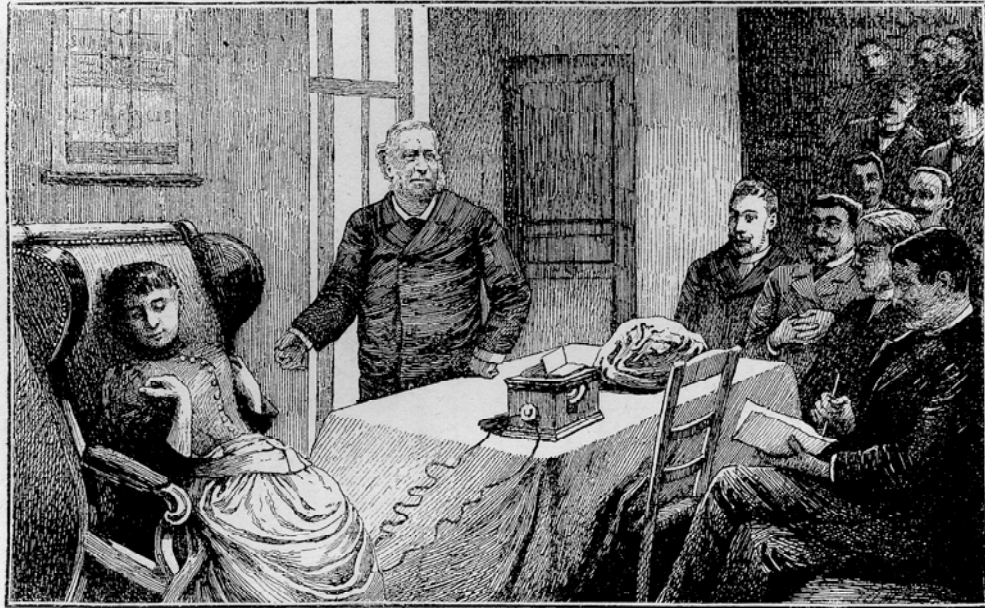
Caricature anonyme du tableau d'André Brouillet *Une Leçon Clinique à La Salpêtrière*.
Gilles de la Tourette à gauche, Charcot, Blanche Wittmann soutenue par Babinski
Marguerite Bottard et mademoiselle Ecary

comme un spectacle. Charcot, qui avait la passion de l'enseignement, préparait ses cours avec un soin méticuleux » [4]. « Qu'était donc cet enseignement ? Il comprenait, avant tout, des leçons de choses, c'est-à-dire la figuration vivante des épisodes remarquables d'une maladie par la présentation des malades. Il embrassait une branche de la pathologie, où tout était à remanier ou à créer: je veux parler de la pathologie des centres nerveux. Cet enseignement offrait donc l'attrait du nouveau » [5].

Charcot s'ennuie-il des maladies nerveuses, le plus souvent incurables ? Il semble qu'il est comme séduit par le spectacle des jeunes femmes victimes de crises excentriques, leurs paralysies aussi complètes qu'instamment disparues, leurs mimiques de vedette de cabaret souvent impudiques, qu'il prend en charge à partir de 1870 lors d'un remaniement des services de l'hôpital. Pour Charcot, l'hystérie est la condition sine qua non de l'hypnose. Elle est à l'hystérie ce que l'anatomopathologie est à l'étude de la pathologie organique. Elle permet de déclencher ou d'arrêter les crises, d'en modifier les symptômes. A aucun moment, il n'envisage l'hypnose comme thérapeutique, à l'inverse d'autres cherchant à l'imiter. D'ailleurs, Charcot n'hypnotise pas lui-même ses patientes. Alphonse Daudet nous dépeint une leçon : « Longue fille d'une trentaine d'années, la tête petite, les cheveux ondés, pâle; creuse, [...]. Elle est chez elle à la Salpêtrière, en camisole, un foulard au cou. "Endormez-la..." commande le professeur. L'interne, debout derrière la longue et mince créature, lui appuie les mains un instant sur les yeux [...]. Un soupir, c'est fait. Elle dort, droite et rigide. Le triste corps prend toutes les positions qu'on lui donne; le bras qu'on allonge demeure allongé, chaque muscle effleuré fait remuer

l'un après l'autre tous les doigts de la main qui, elle, reste ouverte, immobile. C'est le mannequin de l'atelier plus docile encore et plus souple. "Et pas moyen de nous tromper; affirme Charcot, il faudrait qu'elle connût l'anatomie aussi bien que nous." [...] "Il ne faut pas la fatiguer; dit le Maître, allez chercher Balmann." Mais l'interne revient seul. Balmann n'a pas voulu venir; furieuse, de ce qu'on a appelé Daret avant elle. Entre ces deux cataleptiques, premiers sujets à la Salpêtrière, subsiste une jalousie d'étoiles, de vedettes; et parfois des disputes, des engueulades de lavoir, relevées de mots techniques, met tout le dortoir en folie » [6].

Les leçons de Charcot ont la forme de cours magistraux pendant lesquels le professeur transmet un message descriptif de cas cliniques, brièvement résumés, mais à haute valeur pédagogique afin de marquer durablement les élèves. La médecine étant un art, Charcot sélectionne de 'beaux malades' pour fixer, une fois pour toutes, le tableau clinique de l'hystérie, comme un tableau signé du Maître. A partir de cette figure, érigée en cas prototypique, facilement identifiable par tous les médecins, les variantes et complications formeront les diverses formes cliniques. Charcot n'a qu'un but en mettant en avant ce modèle heuristique, marquer durablement les esprits, en limitant au maximum une réflexion étiologique précise, se cantonnant à la description symptomatique. Les présentations de malades hystériques ne dérogent pas à ces règles un peu artificielles. Le neuropsychiatre genevois Georges de Morsier (1894-1982) a estimé qu'en réalité, seules 24 hystériques sont présentées aux différentes leçons, nombre à comparer aux plus de 250 'hystéro-épileptiques' dont Charcot et ses élèves ont la charge [7].



Leçon du docteur Luys à la Charité.

Gravure par Alexandre Laurent-Gsell
parue dans L'hypnotisme. Dr Foveau de Courmelles. 1890

Charcot se présente devant son public en expérimentateur, conscient des aléas de l'imprévu : « *Et bien ! cette malade va nous servir à vous démontrer ce que j'avance. Je vous dirai cependant que, bien que nous soyons à peu près sûrs du résultat annoncé, les choses de l'organisme ne sont pas aussi précises que les choses de la mécanique, et je ne serai pas étonné que notre opération ne réussit pas. On dit quelquefois que les expériences sur les animaux, quand elles se font en public, ne réussissent pas aussi bien que dans le laboratoire; ce qui est vrai dans ce cas, l'est à plus forte raison pour les expériences de clinique que nous faisons ici. Si nous ne réussissons pas comme nous le désirons, il n'y en aura pas moins un enseignement pour vous* » [8].

En cette fin du XIX^e siècle, les progrès rapides des sciences et des techniques ont gagné la médecine qui elle-même en profite. L'idéologie scientiste, mâtinée d'anticléricalisme à laquelle adhère Charcot, transforme alors Claude Bernard (1813-1878), Louis Pasteur (1822-1895) et Charcot lui-même, en grand prêtres officiant non dans une cathédrale mais dans leurs amphithéâtres : « *L'ambiance était singulière, unique, telle un tourbillon de connaissances et d'aspirations élevées, menacées par un tourbillon d'erreurs* » [6]. Les leçons de Charcot ne se distinguent pas, à leur début, de celles d'autres médecins célèbres dont les élèves nous ont laissé des traces, bien vivantes, en les recueillant dans des livres, celles d'Armand Trousseau (1801-1867), Ernest-Charles Lasègue (1816-1883) ou Sigismond Jaccoud (1830-1913) notamment. C'est la volonté de Charcot, l'artiste, secondé de son brillant interne et dessinateur Paul Richer (1849-1933) de comparer ses malades en crises à des représentations picturales anciennes, c'est la volonté de Charcot d'inspirer ses amis écrivains ou philosophes

Jules Clarétie (1840-1913), Octave Mirbeau (1848-1917), Joris-Karl Huysmans (1848-1907), Jules Lermina (1839-1915) ou Henri Bergson (1859-1941) qui va faire se mêler médecins et artistes à ses leçons : « *nous nous proposons seulement de montrer la place que les accidents extérieurs de la névrose hystérique ont prise dans l'Art, alors qu'ils étaient considérés non point comme une maladie, mais comme une perversion de l'âme due à la présence du démon et ses agissements* » [9].

Bien au-delà des milieux scientifiques, le succès des démonstrations accroît rapidement la notoriété de Charcot, ce qu'il recherche, vu en démystificateur de l'hystérie : « *dimanche matin, Gambetta accompagné de M. Paul Bert et de M. Henri Liouville, députés, a fait la visite à l'hospice de La Salpêtrière, dans la division des malades hystériques, confiées aux soins de M. le professeur Charcot. On sait que M. Charcot fait à La Salpêtrière, sans avoir recours à aucun procédé de prestidigitacion, des séances de magnétisme véritablement scientifique. M. Gambetta a assisté à quelques expériences qui l'ont vivement intéressé ; il est reparti en adressant de chaleureuses félicitations à M. Charcot* » [10]. Le médecin Maximin Legrand, dans une de ses 'Chroniques', nous a laissé le tableau vivant rendant de l'ambiance et des coulisses de la leçon, du spectacle : « *Dans la salle qui précède l'amphithéâtre on apporte sur une civière une jeune et belle fille, de formes magnifiques, coiffée d'une importante et abondante chevelure blonde. Elle s'agite dans une camisole de force. 'Te voilà !' dit le professeur, mais, ma fille, tu pars trop vite.' La civière est posée à terre M. Charcot appuie fortement la main sur l'ovaire droit de la malade qui tire une langue démesurée et se calme à l'instant. 'Allons, qu'on lui mette le compresseur'. [...] On apporte sur une autre civière une*



A gauche, photo d'Esther par Jules Luys. A droite, gravure par Alexandre Laurent-Gsell. Esther: "un tube contenant de l'essence de fenouil devant l'oeil gauche détermine l'hilarité, présenté devant l'oeil droit déclenche une répulsion accentuée".

seconde malade brune, maigre, contournée, fort différente de la première et présentant le type des démoniaques ou des possédées des tableaux d'église. 'Et M... dit le professeur, est-elle prête ?' - 'Lui a-t-on mis un caleçon ?' - 'oui monsieur !' [...] Charcot: 'La représentation est difficile parce que mon personnel est toujours prêt à la révolte. Mais aujourd'hui, avec le consentement de ces malades, je les ai préparées; on leur a fait prendre de l'éther [...]. M. Charcot dans une leçon très substantielle et d'une clarté merveilleuse, expose les caractères de l'Hysteria Major, et pose le diagnostic différentiel qui sépare les crises de cette affection d'avec les crises épileptiques [...]. Au moyen d'un schéma, tracé sur une toile noire, avec un remarquable talent par M. Richer, interne du service, et représentant toutes les faces d'une attaque d'hystérie, il fait voir que les crises se divisent en quatre périodes [...]. Ces périodes, avec leurs différentes phrases, se succèdent rapidement dans l'espace de deux à trois minutes, ou plus quelquefois tout est fini là. D'autres fois, il se produit au contraire une série et l'on voit se suivre, sans intervalle, jusqu'à 150 attaques successives. La leçon avait duré trois quarts d'heure environ, en présence de la belle fille blonde couchée sur sa civière, et qui, dans la camisole et sous le compresseur paraissait suivre avec intelligence et intérêt la démonstration du professeur [...]. On débarrasse ensuite la patiente de la camisole et du compresseur; on dispose la civière de telle sorte que le sujet puisse être bien vu de toutes les parties de la salle [...]. L'attaque de grande hystérie commence. Les quatre périodes, divisées en phases successives, se déroulent dans l'ordre prévu, reproduisant avec une surprenante exactitude tous les détails dessinés sur le schéma [...]. Je n'ai voulu que raconter ce que j'ai vu, et tacher de faire comprendre pourquoi toutes les personnes qui, comme moi, ont assisté à cette leçon sont convaincues que rien n'est livré au hasard, même lorsqu'il s'agit d'hystérie [...]. C'est le but que visait le professeur Charcot. Encore une fois, il l'a merveilleusement atteint » [11].

A Paris, hors de La Salpêtrière, les leçons de Jules Luys et Victor Dumontpallier

Le succès des leçons données à La Salpêtrière encourage d'autres vocations à les imiter, notamment celles de Jules-Bernard Luys (1828-1897) et Victor Dumontpallier (1826-1899). Charcot, Luys et Dumontpallier sont les membres de la commission nommée par Claude Bernard (1813-1878), président de la Société de Biologie, chargée de vérifier les résultats des recherches sur la métalloscopie et la métallothérapie de Victor Burq (1823-1884). Les deux rapports, très favorables, remis en 1877 et 1878, vont passionner le monde scientifique et un public éclairé, encourageant, très certainement, ces trois protagonistes à approfondir leurs études de l'hystérie et de l'hypnotisme.

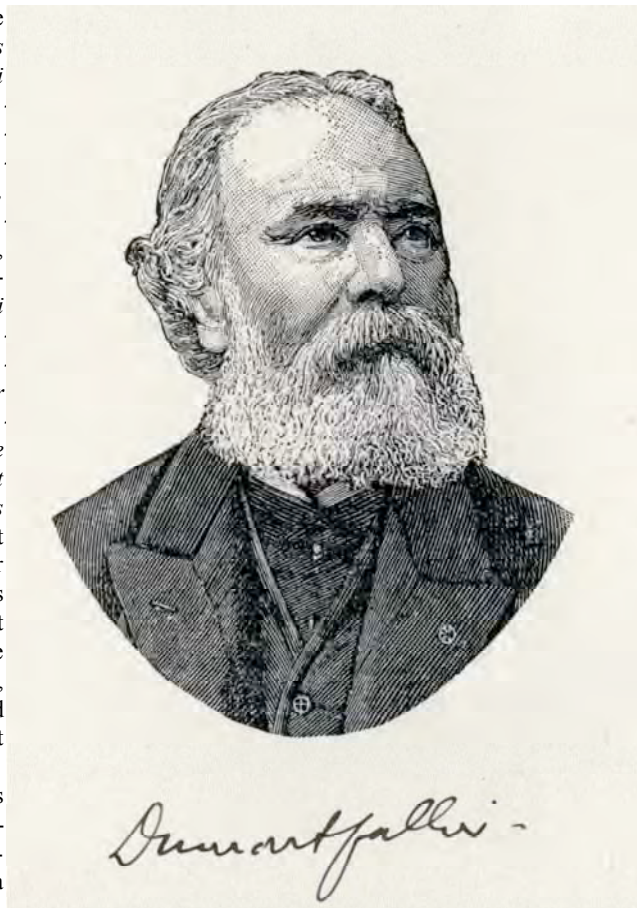
Luys reste célèbre pour ses travaux novateurs d'anatomie et ses hypothèses de physiologie des noyaux gris centraux. Pourtant, « tout à coup, abandonnant la route nettement tracée qu'il avait suivie jusqu'alors, il s'engagea dans le sentier mystérieux où l'hypnotisme et la suggestion dressent leurs perfides embûches. Il fut pris à ses pièges subtils, mais sa bonne foi était entière, et ses adversaires rendirent tous hommage à son honnête sincérité » [12]. Avec l'ardeur d'un néophyte, Luys se lance dans l'étude de l'hystérie à partir de 1884. Son entourage, peu scrupuleux, se joue de sa crédulité, le bernant dans des expériences comme celle consacrée à l'action à distance des médicaments [14].

Luys écrit: « j'ai eu la bonne fortune d'avoir à ma disposition des sujets hystériques hypnotisables du sexe féminin dont je connaissais depuis plusieurs années les allures normales du caractère et les modalités pathologiques » [15]. Le 30 août 1887, Luys distribue à ses collègues académiciens des photographies d'Esther et Gabelle, 'ses hystériques', à l'état normal et lorsqu'il applique, soit sur un œil, soit sur la nuque ou une joue, un tube contenant de l'essence de fenouil, de thym, de poivre, etc. Il déclenche ainsi des émotions de peur, d'effroi, de gaieté; chez un même sujet, 'dédoublé', la même substance détermine d'un côté un malaise de souffrance, tandis que de l'autre côté la joie survient. A

la suite de la communication de Luys et au nom de l'Académie, Paul Brouardel (1837-1906) déclare: « les problèmes de cet ordre sont les plus considérables qui se soient jamais présentés devant l'Académie, et comme ils sont appelés à engager sa responsabilité morale, comme elle ne l'a jamais été, il est nécessaire que chacun de nous ait été à même de vérifier ces expériences, et quelques autres qui se groupent autour, pour se prononcer avec une conviction éclairée ». La conclusion, rendue le 6 septembre 1887 par la commission d'expertise nommée, est sans appel: « fidèle à la tâche qui lui avait été confiée, la Commission a pensé que sa mission était ici terminée et que, tout en reconnaissant l'extrême bonne foi de Monsieur Luys, il lui suffirait d'avoir montré que les effets produits par les tubes placés à distance, chez des sujets hypnotisables, paraissent dépendre plus du caprice, de la fantaisie et du souvenir du sujet mis en expérience que des substances médicamenteuses renfermées dans ces tubes... » [16]. Malgré le discrédit apporté par le rejet des résultats de ses expériences sur la transmission à distance de l'effet des médicaments par l'Académie de médecine, leur retentissement est considérable. Luys, demeuré convaincu de la réalité de ses découvertes, donne des 'séances' à son domicile, abondamment rapportées dans les journaux pour le grand public et, le plus souvent, sans aménité pour ce savant fourvoyé dans l'irrationnel.

Ayant déjà ridiculisé Charcot et Luys, réunis dans le personnage du Dr Foutange dans son roman satirique 'Les Morticoles' en 1894, Léon Daudet (1867-1942) donne, dans 'ses souvenirs', publiés en 1915, la plus impitoyable des descriptions: « On ne parle plus guère des travaux du Docteur Luys, qui avait le tort de s'occuper d'hystérie et d'hypnotisme en même temps que le grand Charcot. Il hébergeait à la Charité toutes les simu- latrices nerveuses de Paris, des femmes rouées, débâchées jusqu'à l'os et quelquefois jolies, habituées des services hospitaliers, rompues aux comédies de la fausse attaque, du songe éveillé, de la suggestion. Il fallait voir le confiant Luys, pareil à un gros et beau perroquet blanc, décrivant sur des tableaux en couleur le 'puits somnambulique' extraordinaire de Sarah, de Suzanne et de Lucie, les phases de leurs hallucinations coutumières, cependant que Sarah, Suzanne et Lucia, sagement assises sur des chaises, se trémoussaient et se pinçaient pour ne pas se tordre de rire » [16].

Dumontpallier, élève d'Armand Trousseau (1801-1867) et de Charles Lasègue (1816-1883), médecin porté sur la gynécologie (son nom reste attaché au traitement des prolapsus utérins par les pessaires dits de Dumontpallier), n'a pas manifesté d'intérêt particulier pour la neurologie jusqu'à ce qu'il croise les travaux de Burq. Avec ses deux élèves, Paul Magnin (1854-1913) et Edgar Bérillon (1859-1948), Dumontpallier fonde, en 1886, 'La Revue de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique' et ne s'adonne plus, après cette date, qu'à des expériences consacrées à l'hypnotisme, à l'hôpital de La Pitié à Paris. C'est lui qui prononce l'éloge de Charcot en 1893, devant la Société d'Hypnologie, témoignant alors que Charcot aurait admis, peu avant de mourir, les théories d'Hippolyte Bernheim (1840-1919) et de l'Ecole de Nancy contre lesquelles il s'était toujours opposé



[17]. D'une corpulence exceptionnelle, portant une immense barbe, Dumontpallier reste célèbre pour avoir servi de modèle au sculpteur de la statue de Charlemagne, visible sur le parvis de la cathédrale Notre-Dame de Paris [18]. L'essentiel des travaux de Dumontpallier, qui se veut chef de l'Ecole de la Pitié, est tourné vers la métallothérapie, l'hypnose et l'hystérie, en restant très fidèle aux idées de Burq.

A l'image de Charcot, Dumontpallier invite des journalistes à assister à ses expériences. Ainsi, Henri de Parville, pseudonyme de François-Henri Peudefer (1838-1909), rédacteur aux journaux La Nature, la Revue scientifique et le Journal des débats, déjà auteur dans le Journal des Débats du 10 janvier 1879 d'un exposé 'sur les belles expériences de M. Charcot à La Salpêtrière', publie dans ce journal, le 1er février 1882, une longue causerie consacrée à « l'action singulière de l'application des métaux sur le corps des malades [...]. Qu'il nous suffise de dire que l'application de certains métaux caractéristiques de chaque malade rend passagèrement la sensibilité aux sujets anesthésiques [...]. En appliquant des plaques sur diverses régions du corps, on transforme le sujet en une sorte de pantin à ressorts multiples. On appuie sur le front, le bras se lève d'un côté et la jambe de l'autre [...]. Un coup de soufflet sur le jambier antérieur, il se produit un pied bot varus équin; un nouveau coup de soufflet et tout rend dans l'ordre. Il deviendra légendaire le soufflet de M. Dumontpallier » [19].



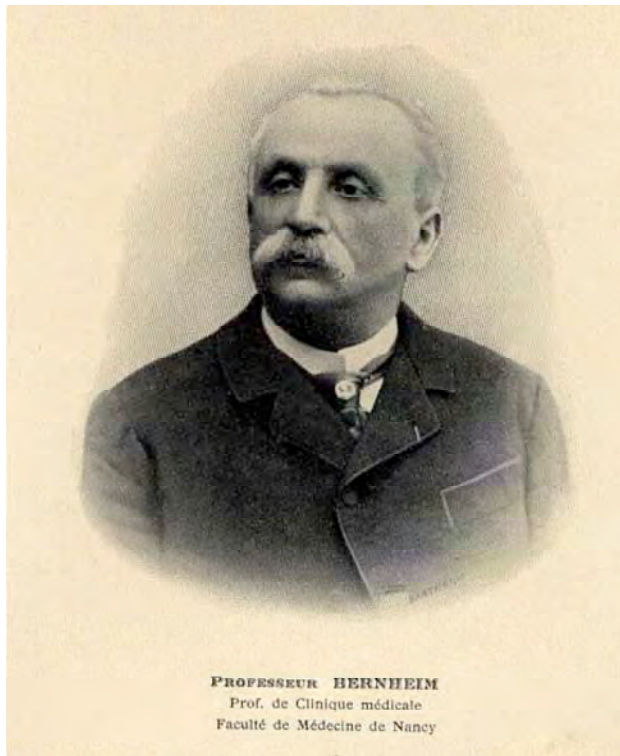
Ambroise-Auguste Liébault, debout à gauche, au milieu de ses patients

En 1884, Bérillon soutient sa thèse sur « *l'hypnotisme expérimental, la dualité cérébrale et l'indépendance fonctionnelle des deux hémisphères cérébraux* ». Les expériences, menées avec toujours les mêmes malades, véritablement conditionnées, aboutissent à des conclusions saisissantes telles: « *l'hémi-activité cérébrale peut être transférée d'un côté à l'autre par l'application de plaques métalliques d'un seul côté ce qui démontre l'action croisée des excitations périphériques* », ou « *chez les hystériques à manifestations morbides unilatérales, un seul hémisphère cérébral est le siège central des troubles fonctionnels périphériques* ». Et de plus en plus invraisemblable: « *pendant qu'un expérimentateur dit à l'oreille gauche de la malade que le temps est admirable, l'autre lui dit à l'oreille droite qu'il est plus vieux; on constate de la façon la plus manifeste, que la face de la malade a révélé à gauche une expression riante, nettement caractérisée, et à droite une expression des plus maussade* ». Bérillon conclut sa thèse de façon péremptoire: « *chaque hémisphère étant complet par lui-même, et jouissant dans la limite de ses attributions, d'une activité particulière, on peut dire que l'homme au point de vue psychique, sensitif et moteur est réellement double; en un mot qu'il possède deux organes de l'idéation, deux cerveaux* ». L'invraisemblance des conclusions, pourtant présentées comme une théorie des bases physio-pathologiques de la double personnalité des hystériques, montre l'absence de sens critique de Bérillon et Dumontpallier, semblable à celle manifestée par Luys [20].

En province, Nancy Bordeaux, Montpellier

Ambroise-Auguste Liébault (1823-1904) découvre, par hasard, au cours de son exercice de la médecine de campagne en Lorraine (France), l'efficacité thérapeutique de la suggestion qu'il baptise attention. Après dix ans d'exercice, il ouvre une consultation dans un hangar de la banlieue de Nancy, où se presse une population de pauvres à qui il donne des soins gratuitement. N'ayant aucun attrait pour une quelconque recherche, il ne doit sa célébrité qu'à la rencontre for-

tuite avec Hippolyte Bernheim (1840-1919), venu enquêter sur ses pratiques et la renommée de ses succès qui l'avaient fait qualifier de guérisseur. Le mathématicien philosophe, devenu psychologue, le belge Joseph Delboeuf (1831-1896), nous a laissé le témoignage de sa pratique: « *Chez le docteur Liébault ne viennent que les désespérés. Ce sont des malades qui ont fait tous les médecins, avalé toutes les drogues jusque et y compris l'antipyrine, subi toutes les tortures depuis les vésicatoires et les pointes de feu jusqu'aux douches et aux courants d'induction [...]. La manière de faire de M. Liébault a quelque chose de naïf et de simple, mais relevé par un air et un ton de conviction profonde. Sa parole a une telle chaleur communicative qu'il en grise ses clients comme lui-même. Après avoir, si c'est nécessaire, demandé au malade de quoi il souffre, sans se livrer à un examen quelconque, il le fait asseoir, lui pose la main sur le front, et sans même le regarder, lui dit: "Vous allez dormir"; puis, pour ainsi dire immédiatement, il lui ferme les paupières en lui assurant qu'il dort [...] et il parle, il parle sans cesse d'une voix forte et vibrante. Puis les suggestions commencent: "Vous allez vous guérir; les digestions seront bonnes; votre sommeil sera bon; vous ne tousserez plus; la circulation sera libre et régulière; vous allez sentir beaucoup de force dans vos membres; vous allez marcher avec facilité; etc." Il varie à peine ce couplet. Il tire ainsi sur toutes les maladies à la fois; c'est au client à reconnaître la sienne. Sans doute, il fait quelques recommandations spéciales, ayant rapport à l'affection dont souffre le patient; mais les recommandations générales prennent la plus grande place* » [21]. Bernheim, armé de son scepticisme de scientifique, découvre auprès de Liébault l'hypnose et la suggestion, capables de soulager comme de provoquer des maux. Bernheim, professeur de clinique médicale depuis 1868, est un médecin généraliste, sans formation particulière ni en neurologie ni en psychologie. Dans la préface de la thèse de son élève Gaston Amselle (1881- ?), soutenue 14 ans après la disparition de Charcot, il déclare être convaincu que celle-ci contribuera « *à ruiner la doctrine classique, universellement admise avant moi* ».



Amselle précise : « *J'avais vu employer des traitements variés pour les crises convulsives. Ce ne fut pas sans étonnement que je vis M. Bernheim inhiber, en quelques secondes, des crises d'une rare violence. Et, au fur et à mesure que je suivais ses cliniques, que je l'entendais nous exposer, au lit des malades, avec sa simplicité habituelle, mais aussi avec une netteté et une clarté remarquable, sa conception de l'hystérie, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'une grande partie de ce que j'avais lu auparavant sur la question était erronée, puisque la clinique se chargeait de me démontrer l'inexactitude des descriptions des auteurs* » [22]. En effet, l'enseignement de Bernheim est au lit des malades; pas d'amphithéâtre, ni de scène à Nancy. Toutes les pathologies sont mêlées, infectieuses, tumorales ou psychiatriques. Bernheim, accompagné de son aréopage, passe de lit en lit, dissertant tant avec les malades qu'avec ses élèves. Il suggère autant patients qu'étudiants. Delboeuf nous en donne un exemple: « *Nous revenons dans la salle des hommes. La veille au soir est arrivé un jeune homme, 19 ans, cordonnier de son état. M. Bernheim pratique un examen sommaire; il constate un coryza avec grippe. Le malade accuse un violent mal de tête. Il a entendu parler du magnétisme: "Une blague, quoi? - Vous allez vous endormir et être débarrassé de votre mal de tête. Voilà déjà le sommeil qui vient." Le malade rit. "Ah vous pouvez rire. Plus de douleur! Le sommeil est de plus en plus profond!" Se tournant vers nous: "Il n'entend plus que moi. Le voilà pris!" Le sujet rit de plus belle, d'un rire d'incrédule. "Dites donc, mon ami, vous allez dormir. Je ne suis pas ici pour m'amuser, et je n'ai pas de temps à perdre. Dormez! Cette fois-ci, vous dormez. Je vous lève la main; essayez de la baisser. Cela vous est impossible. Je vous fais tourner les bras; si vous tentez de les arrêter, ils vont tourner de plus en*

plus vite. Effectivement. La figure du cordonnier est devenue grave; il tourne les bras avec rapidité. "Vous voilà insensible; je vous pique, vous ne sentez rien!" En effet. "Tenez! voilà un verre de bière. Buvez!" Il fait le geste de boire. Nous n'avez plus mal à la tête." Il le reconnaît. "Pendant que vous dormez, je fais votre portrait. Mais, pour vous faire rire, je vous ai fait un nez rouge. À votre réveil, vous le verrez." On le réveille. On lui met en main le tableau d'entrée à l'hôpital, qui lui est destiné et qui est encore sans écriture. Il le contemple quelques instants, puis se met à rire. Il se reconnaît et se voit un nez rouge. "Une farce! Je le garde quand même. Il est bien ressemblant." Il n'a plus mal à la tête et n'a aucun souvenir » [21]. Bernheim explique: « *La suggestion, c'est l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui* » [23].

Joseph Grasset (1849-1918) a fait toute sa carrière à Montpellier, la ville de la plus vieille faculté de médecine, dans le sud de la France. De 1885 à 1890, il consacre ses travaux à l'hystérie. C'est à lui et non à Charcot qu'Amédée Dechambre (1812-1886) demande de rédiger l'article 'Hystérie' de son monumental dictionnaire. Au cours des différentes éditions, il passera d'une théorie étiologique conçue en termes de dégénérescence, proche de celle de Charcot, à une origine psychologique avant de proposer, après la mort de Charcot, une théorie de 'deux psychismes', pouvant évoquer les idées de Pierre Janet (1859-1947) d'un fonctionnement cérébral 'supérieur' c'est à dire conscient et un 'inférieur' inconscient. L'hystérie résulte d'un défaut d'articulation entre ces deux psychismes. Ses leçons valent plus par la multitude des cas rapportés que par leur originalité, les conceptions de Grasset apparaissant évoluées, 'avec l'air du temps' plus que par une réflexion personnelle [24].

À l'image de son maître Charcot, Albert Pitres (1848-1928), de retour à Bordeaux, après sa formation à La Salpêtrière, professe des leçons cliniques sur l'hystérie, sans s'éloigner de la ligne du maître. Charcot profite de la préface qu'il écrit pour les 'Leçons cliniques sur l'hystérie' publiées par Pitres en 1891 pour se justifier: « *Aussi n'est-ce pas sans une grande satisfaction que j'ai vu vos études confirmer, non seulement sur les points essentiels, mais encore le plus souvent jusque dans les détails les plus minutieux, le résultats obtenus à la Salpêtrière dans nos recherches faites sur les mêmes sujets. On a plusieurs fois suspecté la légitimité de nos descriptions en objectant que les malades qui nous ont servi de modèles, confinés dans un service spécial, ont dû par contamination réciproque subir une espèce d'entraînement et acquérir, ainsi une symptomatologie étrange, compliquée à l'excès, qui ne répondrait pas aux types naturels. C'est ainsi qu'on a parlé, à la vérité toujours sans preuve, d'une hystérie propre à la Salpêtrière, hystérie artificielle, hystérie de culture, perfectionnée en quelque sorte par l'éducation, et qui ne s'observerait pas dans d'autres milieux. A ces critiques reposant uniquement sur des vues purement spéculatives, nous avons depuis longtemps répondu par l'exposé de faits cliniques nombreux, montrant par exemple que pour ce qui est relatif à la grande attaque d'hystérie, le rôle de l'« imitation », de la « suggestion », considérées comme modificateurs des apparences morbides, tout intéressant qu'il*

soit à étudier, n'est cependant, contrairement à ce qu'on a gratuitement avancé, que relativement restreint et fort limité [...] . Vos leçons viennent à leur tour, je suis bien heureux de le constater, prêter un puissant appui à la thèse que je défends. Elles prouvent, en effet, péremptoirement qu'en province, pourvu que le matériel neuro-pathologique dont on dispose soit suffisant pour permettre d'embrasser toutes ses formes, de reconnaître ses grands aspects, l'hystérie ne diffère en rien, absolument rien, de ce qu'elle est chez nous, à Paris » [25].

Hystérie, théâtre et cinémas

À côté des nombreux romans des auteurs précédemment cités, ces consultations ont inspirés les metteurs en scène de théâtre et de cinéma. Sans pouvoir être exhaustifs, nous citerons: 'Freud, The Secret Passion', un film de John Houston sorti en 1962, imaginant le séjour de Sigmund Freud à Paris assistant à une consultation de Charcot; 'Augustine', de Jacques Monod et Jean-Christophe Valat, véritable reconstitution documentaire de l'atmosphère de l'hôpital parisien et des consultations du maître; 'Augustine' d'Alice Winocour, sorti en 2012, métaphore romancée des consultations, se voyant plus en manifeste féministe qu'en récit proche de la vérité historique [26]; The mask of Dijon (1946) directed by Lew Landers (1901-1962), with Erich von Stroheim and Jeanne Bates; Hands of the Ripper (1971) directed by Peter Sasdy with Eric Porter and Angharad Rees.

Inspiré par l'article de Mady Schutzman 'Dr Charcot's Hysteria shows' paru en 1990, Dianne Hunter, professeur at Trinity College, Hartford, Connecticut, écrit et monte une pièce de théâtre et de danses avec une mise en scène de Lenora Champagne dont les qualités historiques et le féminisme n'ont pas suffi à entraîner un succès durable mais peuvent se retrouver dans son livre [27,28].

Rae Beth Gordon a publié en 2001 une large revue artistique 'From Charcot to Charlot: Unconscious Imitation and Spectatorship in French Cabaret and Early Cinema' récemment traduite en français [29,30].

L'hystérie de la maladie au spectacle

Si le but premier était l'étude et l'enseignement, on sait combien la transformation de ces leçons en spectacle a pu inspirer le music-hall, le cirque, les exhibitions foraines jusqu'après la première guerre mondiale. Les mouvements convulsifs et les postures cataleptiques deviennent contorsions acrobatiques et grimaces provoquant angoisse et hilarité. Le corps, transformé en un automate, illustre la dissociation entre geste volontaire et involontaire, c'est à dire inconscient, témoignage visuel du concept de dégénérescence, l'étiologie de l'hystérie proposée avant Janet et Paul Sollier (1861-1933). Du burlesque naît un malaise chez le spectateur qui s'en défend par le rire. Assidu aux leçons de Charcot, Bergson s'en inspire pour son livre 'Le Rire' paru en 1900: « les attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait penser à un simple mécanisme » [31]. « On ne sait plus trop bien alors si l'art imite la clinique, ou l'inverse » [32].

Bibliographie

- 1°) Poirier J. L'externat des hôpitaux de Paris (1802-1968). Paris. Hermann. 2012. 395p.
- 2°) Goetz CG, Bonduelle M, Gelfand T. Charcot: Constructing Neurology. New York-Oxford. Oxford University Press. 1995. 392p.).
- 3°) Charcot JM. La clinique médicale de l'Hospice de La Salpêtrière. Le Progrès Médical. 1879;7(47):913.
- 4°) Janet P. J.M. Charcot et son œuvres psychologique. Revue Philosophique de la France et de l'Etranger. 1895;39:569-604.
- 5°) Raymond F. Leçons sur les maladies du système nerveux. Première série; recueillies et publiées par MM. E. Ricklin & A. Souques. Paris. O. Doin. 1896. 653p.
- 6°) Daudet A. A La Salpêtrière. La Chronique médicale: revue bi-mensuelle de médecine historique, littéraire & anecdotique. 1898;4(5):16-20.
- 7°) Morsier de G. Jean-Martin Charcot (1825-1893). In Kolle K. Grosse Nervenärzte: Lebensbilder in Gemeinschaft. Stuttgart. Georg Thieme. 1956-1963. 3 vol.
- 8°) Charcot JM. Leçons de Mardi. Policliniques 1887-1888. Notes de cours de MM. Blin, Charcot et Colin. Paris. A. Delahaye & E. Lecrosnier. 1887. 638p.
- 9°) Charcot JM, Richer P. Les démoniaques dans l'art. Paris. Delahaye et Lecrosnier. 1887. 116p.
- 10°) Anonyme. Magnétisme scientifique à La Salpêtrière. L'Union Médicale. 1878;3s(26):828
- 11°) Legrand M. Un dimanche à La Salpêtrière. L'Union Médicale. 1878;3s(26):893-894.
- 12°) Cadet de Gassicourt E. Eloge de Jules Luys. Bulletin de l'Académie Nationale de Médecine. 1897;38:624-627.
- 13°) Parent M, Parent A. Jules Luys in Charcot's penumbra. Front Neurol Neurosci. 2011;29:125-36.
- 14°) Luys J. Les émotions chez le sujet en état d'hypnotisme: études de psychologie expérimentale faites à l'aide de substances médicamenteuses ou toxiques impressionnant à distance les réseaux nerveux périphériques. Paris. J.-B. Baillière. 1887. 106p.
- 15°) Brouardel P. Nomination de la commission d'enquête MM Hérard, Charcot, Marey, Gariel et Brouardel. Bulletin de l'Académie Nationale de Médecine. 1887;51(18):336.
- 16°) Daudet L. Devant la douleur. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905. Paris. Nouvelle Librairie Nationale. 1915. 304p.

- 17°) Dumontpallier V. Eloge de J.-M. Charcot. Revue de l'hypnotisme et de la psychologie physiologique. 1894;8:170-171.
- 18°) Miloche P. Un méconnu de l'hystérie, Victor Dumontpallier 1826-1899. Thèse. Université de Caen. 1982. 84p.
- 19°) de Parville H. Hypnotisme & magnétisme. Journal des Débats politiques et littéraires. Mercredi 1er Février 1882:1-3.
- 20°) Bérillon E. Hypnotisme expérimental: La dualité cérébrale et l'indépendance fonctionnelle des deux hémisphères cérébraux. Paris. A. Delahaye. 1884. 92p.
- 21°) Delboeuf J. Le magnétisme animal: à propos d'une visite à l'Ecole de Nancy. Revue de Belgique 1888;60:241-260/386-408.
- 22°) Amselle G. Conception de l'hystérie, étude historique et clinique. Paris. O. Doin. 1907. 297p.
- 23°) Bernheim H. Hypnotisme, suggestion, psychothérapie. Paris. O. Doin. 1891. 175p.
- 24°) Grasset J. Leçons de clinique médicales faites à l'hôpital Saint-Eloi de Montpellier. Montpellier. Coulet & fils. 1895-1898. 3 vol.
- 25°) Pitres A. Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme faites à l'Hôpital Saint-André de Bordeaux. Paris. O. Doin. 1891. 2 vol.
- 26°) Walusinski O, Poirier J, Déchy H. 'Augustine'. Eur Neurol. 2013;69(4):226-8.
- 27°) Schutzman M. Performance review of Dr Charcot's Hysteria shows. Women and Performance. 1990;5:183-189.
- 28°) Hunter D. The Makings of Dr Charcot's Hysteria Shows. Lewiston, Queenston. The Edwin Mellen Press. 1998. 138p.
- 29°) Gordon RB. From Charcot to Charlot: Unconscious Imitation and Spectatorship in French Cabaret and Early Cinema. Critical Inquiry. The University of Chicago Press. 2001;27(3):515-549.
- 30°) Gordon RB. De Charcot à Charlot, mises en scène du corps pathologique. Rennes: Presses universitaires de Rennes. 2013. 235p.
- 31°) Bergson H. Le rire: essai sur la signification du comique. Paris. F. Alcan. 1900. 204p.
- 32°) Carroy-Thirard J. Possession, extase, hystérie au XIX^e siècle. Psychanalyse à l'Université. 1980;5(19):498-515.